

TEMPERATURE

Du 27 novembre 1903.

Table with 2 columns: Direction, Centigrade, Fahrenheit. Rows include: N. de matin, Midi, S. P., C. P.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 27 novembre.—Indications pour la Louisiane.—Temp.—beau samedi et dimanche, plus samedi; vents frais du sud.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Une Etude de Poëse, monologue pour jeune fille, à dire entre deux paravents. Contes de la Vieillesse—Le Bien M. et J. O. L. Quiproquo. Les Feuilles Mortes, poésie. Les Vautours de Paris, Feuilleton de Dinah (suite). Mondanités, chifon. L'Actualité, etc., etc.

LES LEÇONS

—DU—

Jour d'Actions de Grâce.

L'Union vient de nous donner une fois de plus et d'une façon plus saisissante que jamais, une idée juste de ce que c'est que le patriotisme, au sens américain, et du caractère à la fois local et cosmopolite qu'elle attache à cette grande et sublime chose que l'on appelle la Patrie, et que l'on ne retrouve presque nulle part ailleurs.

Les populations sont arrivées sur le sol du Nouveau Monde, tantôt par petits groupes, tantôt par masses, sans trop savoir où elles allaient et ce qu'elles allaient y faire.

Détachées brusquement du pays de naissance, elles se sont vues un instant sans patrie; il leur fallait absolument s'en créer une, n'importe où, n'importe comment.

Peut-être auraient-elles laissé derrière elles, au pays natal, quelques intérêts sérieux quelques relations de famille qui eussent pu les soutenir, leur venir en aide. Elles avaient abandonné toutes ces ressources et ne pouvaient plus compter que sur elles-mêmes.

C'est ce qui explique l'étonnante ardeur avec laquelle les Américains nouveaux venus se sont mis au travail.

Chacun de ces étrangers avait apporté avec lui, d'au delà des mers, son petit bagage, sa petite industrie, son petit capital, quand il y en avait eu.

Restait à se créer des relations d'affaires, une clientèle pour placer ses produits, ou au contraire pour y employer ses bras. Tout cela ne pouvait se faire qu'au moyen d'associations qui prêteraient un appui mutuel et s'aideraient les uns les autres.

De là l'énorme quantité de sociétés mutuelles, d'associations et de corporations de toute sorte dont est inondée l'Union, et dont quelques-unes sont si puissantes.

Cette mise en commun de tou-

tes les idées, de tous les efforts, de toutes les organisations, de tous les travaux, de tous les travaux a produit des résultats si prodigieux, si bienfaisants, qu'à un moment donné, tout le monde est tombé en admiration devant l'œuvre accomplie et qu'un cri de reconnaissance s'est échappé de toutes les lèvres pour remercier l'auteur principal de toutes ces merveilles.

L'œuvre était tout entière accomplie par les efforts communs et harmonieux de travailleurs de tous les pays, de toutes les origines, de toutes les langues, de toutes les croyances. C'est ce qui a eu lieu, en effet, à l'honneur de notre génération qui a su conserver intactes les nobles traditions religieuses et sociales de nos pères.

LES COMEDIENS

L'INSTITUT.

Parlant de la vacance à remplir, voici comment ces jours derniers le "Gazette" s'exprimait: "Quoi qu'il doive advenir de la candidature de M. Monnet Sully à l'Académie des Beaux Arts, on conviendra qu'elle équivaut à un acte. Il n'est pas pour surprendre d'un comédien qui a noblement conquis le laurier en ébrançant de magnifique manière la fatalité antique.

L'Institut s'ouvrira-t-il de vant M. Monnet Sully? Il n'est pas un de ses membres qui ne fût heureux de l'y recevoir, si les circonstances lui étaient propices. Il existe des précédents, sur lesquels s'appuie le grand tragédien: examinons-les un par un.

Quatre comédiens ont eu le privilège d'entrer à l'Institut: Molé, le 6 décembre 1795; Préville, le 12 décembre 1795; Mon-

net, le 15 décembre 1795; et Jean-Baptiste Fauchard de Grandmoulin, le 1er avril 1795. Grandmoulin succéda à Préville, démissionnaire, le 18 janvier 1796.

Le fauteuil de Molé est occupé par M. Saint-Sans, après l'avoir été par Chérubin, Ouellet et Kober; celui de Préville et Grandmoulin, par M. Reyet, qui a succédé à Berton, Adam, Berlioz et Félicien David; celui de Monnet, par M. Massenet, venant après Lesueur, Carafa de Colobrou et P. Bazin.

Lorsque Molé, Préville et Monnet furent, à quelques jours de distance, appelés à siéger à l'Institut, c'est qu'il y avait à l'Académie, ou, comme on disait alors, à la classe de la littérature et des beaux-arts, une section de composition musicale et de "déclamation" qui ouvrait précieusement la porte aux comédiens.

Lors de la réorganisation de l'Institut, en 1803, on renouça à faire une place à la "déclamation" les acteurs qui siégeaient dans cette section ne furent pas exclus, mais on déclara qu'ils ne seraient pas remplacés par des comédiens.

Le comte Delaborde, qui a écrit l'histoire de l'Institut, secrétaire perpétuel, estimait que "l'idée d'appeler des comédiens à faire partie de l'Institut était une idée fautive, périlleuse jusqu'à un certain point pour la dignité du nouveau corps". A son gré, il n'y avait et "il ne pouvait y avoir qu'un semblant d'égalité, ou, si l'on veut, qu'une confraternité factice entre des hommes qui devaient leur notoriété, les uns à des œuvres tirées de leur propre fonds, que ces

œuvres faisaient des tableaux, des sculptures, des compositions musicales ou des poèmes; — les autres à leur simple talent d'interprètes".

D'ailleurs, le comte Delaborde, à ces réserves près, reconnaissait que le choix de Molé était excellent. Il écrivait ces lignes, qui semblent s'appliquer à M. Monnet Sully: "Molé, déjà exagéré à cette époque, était, de l'aven de tous, le meilleur acteur de la Comédie Française, où il n'avait cessé de tenir brillamment les premiers emplois. Une fois le principe admis de l'admission des comédiens à l'Institut, il n'y avait donc que justice à appeler Molé avant tout autre de ses camarades, comme, un siècle plus tôt, on eût sans doute choisi Baron".

Depuis 1803, c'est à dire depuis un siècle exactement, les comédiens sont proscrits de l'Académie des beaux arts par la volonté du Premier Consul, qui les supprima d'un trait de plume, et par voie d'arrêté. M. Monnet Sully ne peut donc frapper à la porte de la "section de déclamation", qui n'existe plus: c'est à celle des membres libres qu'il s'adresse, et au sixième fauteuil, qu'occupent successivement Castellan, payagiste et écrivain, de 1816 à 1833; le comte de Clarac, de 1833 à 1847; le baron Taylor, de 1847 à 1879; le marquis de Chennevières et de M. Henry Roujon, tous les deux directeurs des beaux arts.

C'est de Molé, le premier des comédiens membres de l'Institut, que Louise Contat disait: "Il a soixante-cinq ans, et il n'existe pas de jeune homme qui se jette si bien aux pieds d'une femme.

M. Albert Soubies, qui s'est constitué l'historiographe fort avisé des membres de l'Académie des beaux-arts, rappelle la plaisante anecdote de la "Matière du comédien de l'Académie", et dont Molé serait le principal héros.

Il s'agissait d'un manuscrit remis pour en prendre la lecture, au comédien qui, lorsque l'auteur vint réclamer son œuvre, la déclara inadmissible. "Mais qu'y trouvez-vous de condamnable?" Le plan... — Est mal conduit. — L'action... — Invari- semblable. — Les situations... — Mal amenées. — Le dénouement... — Brusque. — Le style... — Extrêmement négligé.

Or, le prétendu manuscrit sur lequel l'auteur se prononçait avec cette tranchante assurance était un rouleau de papier blanc.

L'auteur Préville était à la scène la vérité même. On le tenait pour "le comédien le plus vrai, l'auteur le plus exact, le plus varié, le peintre le plus fidèle". On appréciait son extrême souci du naturel et de la sincérité. C'est à quoi faisaient allusion les vers suivants, qui furent placés sous son portrait en costume de Cripple:

A voir Préville et la manière aérée Qu'il revêt dans sa voix, son geste et son regard. On dit... sous le manteau de l'art C'est la nature déguisée.

Un jour qu'il jouait à Fontainebleau, Larivière dans "le Mercure galant", le factieux placé sur le théâtre le voyant venir de la coulisse titubant et la pipe à la bouche, le prit pour un vrai soldat, un camarade aviné, et ne voulut pas le laisser passer. C'est M. Soubies qui raconte, on peut le croire sur parole, car il est très bien informé.

Monnet était le père de Mile Mara, ce qui est un mérite. Il en avait d'autres: il jouait avec le plus grand talent, et lui aussi, avec un naturel extrême. Il accu-rait pour le théâtre, et il a l'ai-

né des fables qui ne font pas oublier, au surplus, celles de La Fontaine, et qui s'y prétendent pas.

Pour ce qui est de grandeur, ni il avait débattu, comme avocat, au Parlement de Paris, par une plaidoirie en faveur de Lamoussou, le célèbre cabaretier de la Courtille. Le barreau et la magistrature ne plaisaient qu'à demi à ce fantaisiste: il les abandonna pour le théâtre qui le conduisit à l'Institut. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans dans ses terres de Grand Meuil, aux portes de Versailles.

Avec lui une tradition disparaissait définitivement de l'Institut. Il était le dernier comédien élu. Le dernier il s'en alla. On ne le remplaça jamais. M. Monnet Sully, qui fut pour le moins l'égal de ces grands ancêtres, parviendra-t-il à interrompre à la fois la prescription et — si l'on osait le mot — la proscription? Entrera-t-il chez les membres libres ou reconquerra-t-on quelque jour, au profit des comédiens, la section de déclamation? Hamlet dit: "That is the question!"

Oreilles en Vente.

Êtes vous curieux de savoir combien d'oreilles se sont déjà tendues vers le docteur américain dont nous relations l'autre jour l'offre séduisante.

Plus de 409, dans nos seuls journaux.

A l'exception d'une Anglaise, qui demandait, avec des larmes, la faveur d'être choisie, tous les concurrents étaient des hommes. Un certain nombre d'entre eux estimaient que leur oreille valait plus de 25,000 francs et demandaient une augmentation. D'autres lamentables indigents, offraient de se soumettre à l'opération pour cinq cents francs, et même moins!

Ils avaient un juste sentiment du peu de valeur de ce qu'on entendait par là.

THEATRES.

ELYSIUM.

La "Duchesse Du Berry" attire toujours la foule au théâtre nouveau du Troisième District.

Rien d'intéressant comme l'histoire de cette petite modeste française, Sélève de son absence, qui comptait jusque sur les marchés du tonne, pour aller puiser sur le chafaud.

CRESCENT.

Nat. M. Wells et l'excellente troupe qui lui donne la réplique font toujours salle comble au Crescent, dans "A Son of Rest".

La semaine prochaine on répète au Crescent le célèbre drame de Quidu "Under Two Flags", une des pièces les plus émouvantes du répertoire dramatique.

Une grande semaine qui se prépare pour le théâtre.

TULANE.

La direction de la troupe Baldwin a eu une heureuse idée en donnant au public l'occasion d'applaudir "A Chinese Honey-moon", et le parterre remplit consciencieusement son rôle. Autant de représentations, autant d'ovations faites à ces excellents artistes.

Dimanche prochain, première de "Twelfth Night" de Shakespeare.

OPERA.

La direction fait grandement les choses: elle nous donnera ce soir un spectacle dont on n'aura certainement pas à se plaindre.

"Cavalleria Rusticana" de Mascagni et "Faillasse" de Leucavallo. L'Italie a produit depuis quelques années plusieurs compositeurs qui se sont élevés au plus haut degré de l'art. Les noms de Mascagni, de Leoncavallo, de Puccini, etc., etc., sont connus du monde entier et leurs œuvres sont goûtées de tous les amateurs de bonne musique.

Demain en matinée: Les Huguenots. M. Ayrol, fort ténor, a obtenu dimanche passé un brillant succès dans le rôle d'Ézéchiel de la Juive. Il est certain que demain il sera acclamé de la même façon dans celui de Raoul.

De "L'Hotel de Libre Echance" mettra en joie notre parterre qui attend avec impatience la production, sur notre scène, de la déopilante comédie de Georges Feydeau. Cette pièce a eu un succès fou à Paris et, si nous devons croire ce qu'en ont dit, elle recevra de notre public un accueil très flatteur.

M. Charley, directeur de l'Opéra, nous adresse la lettre suivante: "Nouvelles-Orléans, 27 novembre 1903. Monsieur le Rédacteur en Chef de l'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans.

Il paraît que nous avons annoncé le petit "Faillasse" à la Nouvelle-Orléans. J'apprends en effet que l'on aurait l'intention, comme Madame Wagner voudrait le faire à New York pour "Paris", de m'indiquer le lieu de jouer "Faillasse" et "Cavalleria Rusticana". Je suis sûr de tout cœur que le résultat d'un tel projet sera très satisfaisant. Je suis aussi favorable qu'à New York, à ce que le directeur du Metropolitan Opera de New York, qui a prêté d'un régal d'honneur.

Dans cette attente, j'ai l'honneur de vous adresser, par ce courrier, les deux ouvrages annoncés: "Cavalleria Rusticana" et "Faillasse". Veuillez agréer, etc.

F. CHARLEY.

NEWCORE.

Au théâtre Newcore, la troupe engagée par le directeur Fourton obtient à chaque représentation de brillants succès. "Pousse-Café" est une excellente boutonneuse, et l'on ne se lasse jamais d'applaudir la spirituelle parodie "The Stickness of Gristle".

ST. CHARLES ORPHEON.

Ce sont les Etudes d'Art (Art Studies) qui sont la plus grande attraction, cette semaine, à l'Orpheon, qui nous promet, à partir de dimanche soir, une nouvelle série d'œuvres d'art avec accompagnement de musique, chant et exécutions instrumentales.

GRAND OPERA HOUSE.

La troupe Baldwin-Melville poursuit le cours de ses triomphes au Grand Opera House dans le drame patriotique de "At Valley Forge" au milieu des bravos d'un public enthousiaste.

Dimanche prochain de "The Parish Priest", pièce déjà chaleureusement applaudie à la Nouvelle-Orléans.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Une amusante anecdote, et bien peu connue, propos d'Hahnemann, peut-être de bon goût.

Un jour il reçut la visite d'un

riche lord venu d'Angleterre pour le consulter, et sans même écouter les explications du malade, il l'examina pendant quelques instants, l'auscultant, puis, lui passant sous le nez un flacon: — Respirez! dit-il. — Bien vous êtes guéri.

L'Anglais, visiblement surpris, repose cette question: — Combien dois-je?

— Mille francs, répond le docteur. L'Anglais, très calme, tire de sa poche un billet de cinquante livres, le met sous le nez du docteur et dit: — Respirez!... Bien, vous êtes guéri.

Et il sort avec dignité.

Les petites déclarations: Palais-Bourbon: Le bloc-haus.

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

Bandits capturés.

Chicago, 27 novembre.—On croit avoir pris dans un "dogout" un butte de chasseurs près de la station Miller, Indiana. Harvey Vandine et Peter Niedermier, accusés de meurtres sensationnels et de vols aux stations de transports de Chicago.

Le "dogout" était entouré, par la police locale qui a demandé par télégraphe des secours urgents à l'assistant chef de police Schuetter aujourd'hui. Cinquante hommes sont immédiatement partis pour la station Miller. Une bataille terrible s'y est livrée, pendant laquelle les voleurs traqués et la

Le télégramme demandait en même temps des secours, d'un médecin et un prêtre.

Le chef de police Sheehan, de la station Miller, était dans une dépêche qui n'était point douteuse que les hommes cernés étaient les complices de Gustave Marx, qui a été arrêté à Chicago il y a quelques jours et a fait des aveux.

Le "dogout" est dans une section sauvage la pays, près du ravin du lac Michigan et bordé des vastes marécages qui s'étendent vers le Sud.

Plusieurs volées de carabines ont été tirées dans la butte mais les bandits se sont dirigés aux coups. On croit cependant que l'un d'eux a été blessé.

Les officiers de police blessés ont été transportés à la station Miller où on a pris des arrangements pour leur transport à Chicago par train rapide.

Peu de temps après le départ de l'assistant chef de police Schuetter et des cinquante hommes qui commandaient une annonce au chef de police que les deux bandits avaient été capturés et qu'on les amenait à Chicago.

Plus tard cependant on a appris que la nouvelle était fautive et que les hommes ramenus étaient les agents de police blessés.

Les voleurs avaient été suivis à la piste sur le sable du ravin par un détachement de détectives de Chicago et non par des officiers de l'Indiana, ainsi qu'on l'avait d'abord supposé.

Surveillés toute la nuit par les détectives, les bandits ont essayé de s'évader aujourd'hui et ont blessé deux des agents.

AN Sénat des Etis-Unis.

Washington, 27 novembre.—Après avoir siégé vingt-cinq minutes le sénat s'est ajourné à mardi prochain. Environ trente sénateurs étaient présents, et la séance publique a été presque exclusivement consacrée au dépôt de projets de lois de secours.

Le projet de réciprocité avec Cuba est venu à l'ordre du jour, mais comme personne ne manifesta le désir de prendre la parole M. Culham, à midi 22, a proposé une séance exécutive, et trois minutes après les sénateurs se séparèrent.

TREMBLEMENT DE TERRE.

Cairo, 27 novembre.—Un violent tremblement de terre a eu lieu à 4 h 20 ce matin, et a duré plusieurs minutes.

Les secousses étaient plus fortes que celles que l'on ressentit le quatre de ce mois.

Fusion de deux partis.

Honolulu, 27 novembre.—La princesse Théa, veuve de l'ex-député au congrès, R. W. Wilcox, et autres ont entrepris un mouvement tendant à fonder le parti autonome avec le parti démocrate.

Corps pétrifiés.

Hannibal, N. Y., 27 novembre.—Deux corps récemment détachés du cimetière de cette ville ont été trouvés pétrifiés.

Le dernier calavre exhumé était celui de Mme Rose Van Hurn, morte en 1876.

Quand le fossoyeur a ouvert la tombe il s'est aperçu que le cadavre était en mauvais état, mais que le corps de la femme était parfaitement conservé et avait les yeux ouverts, ce qui ajoutait à son apparence de vie.

Mesure sévère.

London, 27 novembre.—Les autorités de North London ont adopté un nouveau moyen pour empêcher que les cars urbains soient surchargés.

Convoit que l'arrestation d'un conducteur et l'imposition d'une amende de vingt-cinq shillings, ou sa détention au poste, ou les deux, si les magistrats accusent d'avoir les conducteurs à violer la loi déterminant le nombre de voyageurs.

Adroit filon.

Un jeune homme a été présenté à la commission de M. le Marshall, qui a déclaré qu'il était un filon adroit et a dit à la mère de ce dernier qu'il lui fallait faire attention à son fils, car il avait fait un pacte avec le diable et un pacte qui avait été prouvé par M. Marshall.

Entrant chez M. le Marshall, il avait été vu par Mme Marshall, qui avait été vue par Mme Marshall.

Sur le signalement donné à la police, un jeune homme de 15 ans, nommé Marcas Diaz, a été arrêté hier soir.

Les voleurs avaient été suivis à la piste sur le sable du ravin par un détachement de détectives de Chicago et non par des officiers de l'Indiana, ainsi qu'on l'avait d'abord supposé.

Surveillés toute la nuit par les détectives, les bandits ont essayé de s'évader aujourd'hui et ont blessé deux des agents.

Adroit filon.

Un jeune homme a été présenté à la commission de M. le Marshall, qui a déclaré qu'il était un filon adroit et a dit à la mère de ce dernier qu'il lui fallait faire attention à son fils, car il avait fait un pacte avec le diable et un pacte qui avait été prouvé par M. Marshall.

Entrant chez M. le Marshall, il avait été vu par Mme Marshall, qui avait été vue par Mme Marshall.

Sur le signalement donné à la police, un jeune homme de 15 ans, nommé Marcas Diaz, a été arrêté hier soir.

Les voleurs avaient été suivis à la piste sur le sable du ravin par un détachement de détectives de Chicago et non par des officiers de l'Indiana, ainsi qu'on l'avait d'abord supposé.

Surveillés toute la nuit par les détectives, les bandits ont essayé de s'évader aujourd'hui et ont blessé deux des agents.

Adroit filon.

Un jeune homme a été présenté à la commission de M. le Marshall, qui a déclaré qu'il était un filon adroit et a dit à la mère de ce dernier qu'il lui fallait faire attention à son fils, car il avait fait un pacte avec le diable et un pacte qui avait été prouvé par M. Marshall.

Entrant chez M. le Marshall, il avait été vu par Mme Marshall, qui avait été vue par Mme Marshall.

Sur le signalement donné à la police, un jeune homme de 15 ans, nommé Marcas Diaz, a été arrêté hier soir.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA

Main Mystérieuse.

Par ELY MONTCLERO.

SECONDE PARTIE

Morte et vivante

Ces deux minutes n'étaient guères que d'un prétexte.

Elle les combla à M. de la Tremblaye, qui, à la fleur de son âge, et jaunie de la quinzaine en exam-

Lorsqu'il eut terminé, il dit en restituant ces papiers à Mme Gérard.

—Je suis convaincu maintenant, si ne m'est plus permis de douter.

Ces deux lettres sont bien de la même écriture, et j'oserais jurer que c'est la même main qui les a tracées.

La jeune femme soupira.

Depuis longtemps sa conviction était faite... puis elle entendit les papiers dans une sacoche de voyage qu'elle portait attachée à sa ceinture par une agrafe d'argent, et dans laquelle elle mettait ses valeurs et ses effets.

M. de la Tremblaye ne s'attachait pas à Castelviel: il avait assez de sa propre tristesse, et ne voulait pas subir davantage l'influence des choses.

S'il était resté davantage dans le désert, il aurait peut-être...

Mme Gérard jadis, lui avait donné un souvenir, après qu'il eut saisi Henri du croup, une ravissante miniature qui la représentait jeune fille.

Le pauvre amoureux passa la nuit en contemplation devant cette image, la regardant avec transport, puis l'écartant de lui, car il ne voulait plus la voir.

Mais la représentation brutalement interrompue, encore.

tant de mal, il ne pouvait la regarder.

Elle était innocente... elle n'avait rien fait pour qu'il fût malade.

C'est lui qui du premier jour s'était laissé prendre à sa grâce souveraine, à son charme tout-puissant... et il sentait bien que, même absente, elle serait toujours là, près de son cœur, pour le torturer par trop de sa tendresse cruelle et douce.

A huit heures, le lendemain matin, M. de la Tremblaye arriva à la gare, précédant M. Gérard qui ne vint qu'un quart d'heure après lui.

Pendant quelques minutes, ils parlèrent tous trois, car Henri voulait être de la conversation, échangeant la promesse de s'écrire, de rester, malgré la distance, toujours amis.

—Moi! s'écria l'enfant avec une pétulance continue, moi, je penserais à vous tous les jours, cher docteur, et je me ferais que je le dois.

Aussi vous verrez les belles lettres que je vous enverrai... et puis, en somme, ce n'est pas si loin que cela, Paris.

Venez nous voir quelquefois. — Mais oui, reprit vivement la jeune femme, mais oui, docteur, cet enfant a raison, vous venez vous voir.

Vous savez que vous serez toujours reçu comme un véritable ami, et cet enfant sera si

heureux que...

M. de la Tremblaye secoua la tête.

—On ne peut jurer de rien, fit-il, mais je ne crois pas aller de sitôt du côté de Paris.

Il ne put ajouter autre chose, le train entra en gare.

Il installa la mère et le fils dans un coupé, puis, la portière refermée, il demeura sur le trottoir, les yeux rivés sur cette femme qui le fuyait.

—En voiture! cria le chef du train.

Henri tout en pleurant, agitant son mouchoir.

—Adieu! adieu! mon cher docteur, begaya-t-il au milieu de ses sanglots.

Et Mme Gérard, très paternellement, comme la locomotive s'ébranlait, un geste affectueux à M. de la Tremblaye.

Lui, cloué au sol, regardant désespérément gagner le lointain peu à peu, puis disparaître le dernier wagon.

rentra lentement chez lui.

Sur la route un homme passa en blouse bleue et en cotte de velours.

Il chantait à pleins poumons, heureux de vivre, heureux du beau temps et de la belle saison qui commençait.

Il devança le médecin, puis en le croisant, lui jeta un gai bonjour!

—Bonjour mon ami! répondit M. de la Tremblaye.

Après quoi du revers de la main il essuya une larme.

Cette joie bruyante qui passait, lui rendait plus désolante encore son intime tristesse.

VI

Vers le milieu du printemps suivant, un officier de cavalerie, un commandant, M. Beauquesne de Champfort pour tout dire, arriva à Meaux, et en passant, pour se rendre à Tripolit entrant chez son ami le juge d'instruction.